



HAL
open science

Ambivalence et "ne" discordantiel

Josette Larue-Tondeur

► **To cite this version:**

Josette Larue-Tondeur. Ambivalence et "ne" discordantiel. "Damourette et Pichon : une grammaire de l'Inconscient?", colloque de Cerisy-la-Salle, Jul 2009, Cerisy-la-Salle, France. halshs-00410009

HAL Id: halshs-00410009

<https://shs.hal.science/halshs-00410009>

Submitted on 15 Aug 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Colloque Cerisy août 2009 : Damourette et Pichon
Josette Larue-Tondeur, Paris Ouest-La Défense
Ambivalence et *ne* discordantiel

Dans leur ouvrage intitulé *Des Mots à la pensée*, Damourette et Pichon tentent d'établir une « grammaire de l'inconscient ». Cette expression présuppose que la structure de la langue reflète celle de l'inconscient. Nous allons tenter de voir en quoi le *ne* dit « explétif », considéré comme « discordantiel » par nos auteurs, reflète l'ambivalence qui caractérise notre psychisme.

Pour ce faire, nous aborderons le problème en fonction d'un corpus, puis sous l'angle de l'apprentissage du langage chez l'enfant, et enfin nous envisagerons la discordance schizophrénique.

1) l'ambivalence du *ne* discordantiel en fonction d'un corpus

Pour analyser le *ne* dit « explétif », Damourette et Pichon montrent d'abord que l'énoncé « Je crains qu'un songe ne m'abuse » (*Phèdre* II, 2, Racine) n'est pas négatif. Une paraphrase à l'infinitif donne « Je crains d'être abusée par un songe » et non « Je crains de n'être abusée par un songe ». Ils proposent alors de lire ce « ne » comme la marque d'une discordance entre ce que le locuteur juge désirable (ne pas être abusé par un songe) et ce qu'il considère comme plausible sinon probable (être abusé par un songe) : sur un même « contenu de pensée » le locuteur exprime donc conjointement deux modalités contraires.

Dans l'emploi du *ne* dit « explétif », il y a, selon Damourette et Pichon, « une manière de protestation discordantielle du locuteur ». Ils s'appuient sur une citation de Proust, dans *A la Recherche du temps perdu*, pour étudier le *ne* discordantiel dans une comparative d'égalité : « un ouvrier est aussi bien un monsieur que *ne* l'est un homme du monde ». Ce sont les paroles d'un jeune homme dont le rôle est de faire monter l'ascenseur. Damourette et Pichon commentent cette formulation en ces termes : « le *ne* marque la protestation contre l'usage des gens du monde qui n'appellent pas un chauffeur un monsieur. ». (1943, p. 131-132, cité par Michel Arrivé, 1994 ; éd. de 2005 p. 138) Vasquez montre (2006 p.57) que le *ne* contestataire dénie la qualité de monsieur à l'homme du monde tout en proférant son égalité avec un ouvrier. Dans la discordance polyphonique, il y a l'esquisse d'un discours égalitaire (l'ouvrier est aussi monsieur que l'homme du monde) et le surenchérissement inconscient qui inverse la hiérarchie (l'ouvrier est même le seul monsieur car l'homme du monde n'est pas un monsieur).

Ce concept de polyphonie dans la négation sera repris par Lacan dans ses *Ecrits* (1966) puis par Ducrot (1972 et 1984). Lacan attribue le *ne* discordantiel au sujet de l'énonciation qui articule conscient et inconscient, par opposition au sujet de l'énoncé. Ce qu'il ne dit jamais explicitement, mais qui n'irait pas à l'encontre de ses théories, c'est que dans « je crains qu'il ne vienne » pourrait

affleurer le désir inverse de celui qui est énoncé : « je crains qu'il ne vienne pas ». Examinons le contexte de la citation de *Phèdre* (II, 2) : « je crains qu'un songe ne m'abuse ». Elle apparaît dans une réplique d'Aricie à Hippolyte. Celui-ci lui offre de se retirer et de lui laisser le sceptre. Aricie admire sa générosité inouïe et craint qu'il s'agisse d'un songe. L'offre d'Hippolyte ne peut s'expliquer que par l'amour, dont la déclaration va suivre. Le désir profond d'Aricie est à la fois que son amant l'aime et qu'il ne parte pas, si bien qu'elle craint qu'un songe ne l'abuse pas et que le départ d'Hippolyte se réalise et en même temps qu'un songe l'abuse et qu'Hippolyte ne l'aime pas. C'est donc un désir ambivalent qui affleure dans ce *ne* discordantiel.

Le même personnage emploie un autre *ne* discordantiel. Thésée a prié Neptune (IV, 2) de le venger de son fils Hippolyte, faussement accusé par Oenone du désir incestueux dont Phèdre est coupable. Aricie dit à Thésée (V, 3) :

« Cessez : repentez-vous de vos vœux homicides ;
Craignez, Seigneur, craignez que le ciel rigoureux
Ne vous hâisse assez pour exaucer vos vœux. »

L'expression « le ciel » désigne Neptune supposé omniscient. La crainte qu'elle suggère à Thésée de partager avec elle est bien que le ciel le hâisse assez pour exaucer son vœu de mort sur son fils. Cependant le sujet du verbe *craindre* à l'impératif est un *vous* implicite qui désigne Thésée. Or l'ambivalence du désir est présente chez son interlocuteur Thésée : à peine a-t-il prononcé sa malédiction qu'il en exprime le remords dans le monologue de la scène suivante (IV, 3). Aricie semble donc, dans son injonction, marquer la discordance entre ce qu'elle désire (qu'Hippolyte vive) et la possibilité ou plausibilité qu'elle redoute (qu'il meure), ce qui correspondrait à l'analyse de Damourette et Pichon selon lesquels il y aurait discordance entre désir et plausibilité. Mais en même temps elle formule le sentiment ambivalent qui habite Thésée.

L'ambivalence du *ne* discordantiel est liée au locuteur ou au sujet du verbe introducteur. Ce qui le confirme, c'est le fait que l'ambivalence disparaît lorsque le sujet du verbe introducteur est impersonnel. Par exemple, on ne perçoit aucune discordance dans cette phrase de G. Gorer : « Il existe très peu de traits ou de pratiques qui ne soient universellement retrouvées dans toutes les sociétés humaines » (1973, « Death, Grief and Mourning in Britain » in *The Child in his Family : the Impact of Disease and Death*, Eds E. J. Anthony and C. Koupernik, New York, John Wiley p. 423-424 ; *L'Enfant dans sa famille*, vol. 2 : *L'Enfant devant la maladie et la mort*, Paris, Masson, 1974)¹

L'analyse du *ne* discordantiel par Damourette et Pichon, enrichie par Lacan, met en évidence une discordance qui va parfois jusqu'à la coprésence des

¹ Cité par John Bowlby, 1984, *Attachement et perte*, vol. 3 *La Perte. Tristesse et dépression*, PUF, Paris, 606 p. ; Ed. originale 1980, *Attachment and Loss*)

opposés. La négation est d'ailleurs une affirmation évacuée, ce que montre l'analyse de Ducrot.

Oswald Ducrot (1984, p. 152-153) a distingué locuteur et énonciateur en se fondant sur la polyphonie de Bakhtine. Et plus particulièrement, il a mis en évidence dans les énoncés négatifs la présence simultanée de deux énonciateurs. Il prend l'exemple de « je ne viendrai pas » en montrant que le refus est attribué au locuteur mais que son énoncé comporte deux actes issus de deux énonciateurs différents : une assertion et le refus de cette assertion. Il considère la plupart des énoncés négatifs comme le choc antagoniste de deux énonciations (p. 215). Il constate que l'affirmation est plus fondamentalement présente dans la négation que la négation dans l'affirmation (p. 216). Il étaye cela par l'emploi de « Au contraire » consécutif à une négation : « Pierre n'est pas gentil, au contraire il est détestable. » L'expression « au contraire » concerne la gentillesse, à laquelle s'oppose « détestable », et non la négation de cette gentillesse. Donc l'énoncé négatif « il n'est pas gentil » contient de manière sous-jacente l'assertion de gentillesse qui est ensuite refusée. L'attitude positive contestée est le plus souvent « interne au discours » dans la négation polémique, qui concerne la plupart des énoncés négatifs.

Dans cette analyse de Ducrot, l'ambivalence apparaît caractéristique de la négation puisque l'assertion et son rejet sont coprésents. Antoine Culioli (1990, t.1) va également en ce sens : la négation implique la construction préalable du domaine notionnel par opération de choix entre identification et altérité (p. 97-100). Avant de valider une zone d'identification (dans le domaine I) ou rejeter un élément dans le domaine extérieur (E), on construit un chemin en position décrochée (IE). Il y a donc passage obligatoire par une ambivalence, même fugitive, qui va subsister au moins en trace mnésique.

Concernant le point de vue de Culioli à propos du « ne » explétif, le commentaire de J-J Franckel (1990, p.150-152) met en évidence les particularités de ce qui est construit comme possible ou comme visée (entendre *vs* écouter, voir *vs* regarder) : c'est ce qui explique la dissymétrie entre « Je crains que Luc ne vienne » et « Je crains que Luc ne vienne pas ». Ces propositions ont un sens opposé, mais leur construction est dissymétrique parce que dans le premier cas, la venue de Luc est construite comme une possibilité (qualifiée *a posteriori* de détrimentale) tandis que dans le second la venue de Luc est une visée. Le « pas » associé au « ne » est indissociable d'une visée. On ne pourrait d'ailleurs pas dire « Je souhaite qu'il ne vienne » ni « Je veux qu'il ne vienne » parce que « souhaiter » et « vouloir » sont les prototypes des verbes de visée. De plus, la crainte ne s'exprime que par rapport à un sujet, elle est étroitement liée à sa subjectivité. Cette analyse confirme que le « ne » discordantiel, qui ne s'emploie pas avec les verbes de visée, est incompatible

avec la conscience claire. L'hypothèse de Culioli ² se vérifie : « ne est la trace d'un parcours sans issue ».

La distinction de J-J Franckel entre possibilité et visée semble fonctionner aussi en ce qui concerne l'emploi des locutions conjonctives, si l'on excepte les comparatives. Les subordonnées de but introduites par *pour que* ou *afin que* annoncent un résultat qui est visé, ce qui empêche l'apparition du *ne* discordantiel. L'emploi de *avant que* et *après que*, qui implique respectivement l'emploi du subjonctif et de l'indicatif, laisse penser que l'association abusive du subjonctif à la potentialité et de l'indicatif au réel, bien ancrée dans les esprits, joue peut-être un rôle sur l'emploi du *ne*. La locution *avant que* admet son emploi, par exemple : *Je veux finir ce travail avant qu'il n'arrive*. Le désir sous-jacent est que je souhaite qu'il n'arrive pas avant que j'aie fini. En revanche, la locution *après que* n'admet pas l'emploi du *ne* discordantiel, bien que l'action ne soit pas plus garantie que derrière *avant que*. Mais le mode indicatif connote le réel. Et si l'on considère l'action comme une certitude, il n'y a pas de possibilité ouverte, et donc pas de brèche pour le désir.

La locution *de peur que* marque une potentialité, de sorte que l'emploi du *ne* est fréquent. Par exemple, *je me sauve de peur qu'il ne vienne* manifeste une crainte (qu'il vienne) et un désir (qu'il ne vienne pas) alors que dans le cas d'un but avec verbe de visée, ce n'est pas le cas : *Je veux qu'il ne vienne pas*. Et cette volonté peut se traduire par le refus de recevoir et d'ouvrir sa porte. Le désir conscient aboutit parce que la volonté lui sert d'adjuvant. Avec le *ne* discordantiel, il s'agit d'un désir qui n'est pas clairement admis à la conscience, ou alors qui n'est pas suivi de l'action adéquate, si bien qu'il y a aussi une forme de discordance : je me sauve ou je me cache de peur qu'il ne vienne au lieu de lui fermer ma porte et de lui interdire d'entrer. Ou bien je le laisse entrer et je vais à l'encontre de mon désir. Qu'il s'agisse d'un désir inconscient ou du renoncement à l'action efficace adéquate, dans les deux cas on ne s'autorise pas à accomplir son désir. Il n'est pas question de désir inconscient ni de comportement inadéquat dans une phrase comme *Je vais rentrer le linge de peur qu'il ne pleuve*, mais il y a la même idée d'impuissance à réaliser son désir : je voudrais qu'il ne pleuve pas, mais je ne peux pas influencer la météorologie. Le *il* impersonnel empêche souvent tout affrontement et tout moyen d'action. Toutefois ce n'est pas le cas dans la comparative *Votre intonation est plus agressive qu'il ne conviendrait*, dont le sens est nettement négatif : *il ne convient pas d'être agressif*. Le *ne* discordantiel est alors employé comme une arme rhétorique, dans un registre polémique, pour dénoncer la discordance émanant de l'interlocuteur : il se situe en dehors des convenances par son agressivité.

² 1989, « Representation, referential processes and regulation . Language activity as form production and recognition », in *Language and cognition*, J. Montangero & A. Tryphon eds., Foundation Archives Jean Piaget, *Cahier* n° 10, pp. 97-124, Genève

Cependant le phénomène de double négation conduit à l'annulation du phénomène, sauf dans les comparatives, selon Vasquez (2006 p. 49). Il semble même qu'il y ait alors rejet du sens négatif véhiculé par le *ne* discordantiel. Une phrase de Diderot, qui comporte deux occurrences du *ne* discordantiel, montre que la négation dans une proposition peut dénoncer le sens du *ne* dans les subordinées qui en dépendent : « Comme je n'ai jamais douté que l'état de nos organes et de nos sens n'ait beaucoup d'influence sur notre métaphysique et sur notre morale, et que nos idées les plus purement intellectuelles ne tiennent de fort près à la conformation de notre corps, je me mis à questionner notre aveugle sur les vices et les vertus. » (1749 ; 2000 p. 37) Le désir qui prélude à sa fameuse démonstration est précisément que l'état de nos organes et de nos sens influe sur notre morale et que notre intellect soit lié à notre corps : son désir profond est de relativiser la morale, ce à quoi il parvient brillamment. Et la négation sous-jacente figurerait alors non le désir sous-jacent, mais les assertions de la morale traditionnelle, niant l'influence du corps sur la morale. Le rejet est encore plus vigoureux avec la négation totale *ne...pas*, comme dans cette phrase de Marguerite Yourcenar : « A chaque époque, il est des gens qui ne pensent pas comme tout le monde, c'est-à-dire qui ne pensent pas comme tous ceux qui ne pensent pas. » (1977, p. 72-73).

2) la négation ambivalente dans l'apprentissage du langage

Nous allons voir l'ambivalence et la coprésence de sens opposés dans la négation chez l'enfant avant de revenir au *ne* discordantiel.

L'opposition identification *vs* altérité de Culioli correspond bien à celle de la fusion *vs* séparation de Hermann. Imre Hermann, psychanalyste hongrois disciple de Freud, montre dans *L'Instinct filial* (1943) l'importance de ce qu'il appelle « l'instinct d'agrippement », qui consiste chez les petits singes à s'accrocher au pelage de la mère. Cet instinct, moins évident chez le petit humain faute de pelage maternel, est observable dans les réactions du bébé qui attrape le doigt qu'on lui tend et s'y cramponne. On peut voir aussi une tendance marquée à attraper les cheveux. Cet agrippement, qui va de pair avec l'instinct vital, tend à éviter l'angoisse de la séparation.

L'enfant qui ne peut assouvir cet instinct d'accrochage à la mère ou à son substitut, quand il ne meurt pas d'hospitalisme, connaît une angoisse de séparation d'autant plus forte à l'âge adulte. Il manifeste alors une propension à s'agripper à ses proches, ce qui ne facilite pas ses relations à autrui. Ou bien il présente la réaction inverse de se cacher et migrer, comme ces voyageurs perpétuels qui partent le plus loin possible et de manière réitérée, ce qui est peu favorable à la fondation d'une famille harmonieuse. Ni l'agrippement abusif ni l'éloignement systématique ne facilitent les rapports avec l'entourage. La relation duelle entre la mère et l'enfant détermine ou tout au moins influence

fortement le comportement ultérieur. L'alternance fusion vs séparation va de pair avec la prise d'autonomie progressive qui s'effectue essentiellement pendant les trois premières années, ces années caractérisées par un oubli presque total, mais se prolonge jusqu'à l'âge adulte et souvent bien au-delà. Il semble que l'attitude maternelle oscille entre les deux tendances opposées de fusion et séparation : l'amour possessif sous-tendu par le désir incestueux ou le rejet et la haine. Les conséquences nocives suscitées par les deux comportements extrêmes vont de la recherche éperdue de fusion à la fuite salvatrice.

Des expériences ont été faites sur des petits singes séparés de leur mère. Ils se précipitent sur un substitut tactile tel qu'un tissu de laine doux, qu'ils choisissent de préférence à des fils de fer auxquels ils auraient pu s'accrocher aussi. Ils choisissent le contact le plus doux. Si on leur propose un tissu de laine chauffé et un autre non chauffé, ils choisissent le premier. Ils recherchent donc aussi la chaleur. Mais s'ils ont le choix entre un tissu de laine doux non chauffé et un fil de fer légèrement chauffé, ils choisissent le fil de fer. En d'autres termes, ils recherchent la chaleur plus encore que la douceur. S'agirait-il d'un désir de régression prénatale ?

Le bébé singe s'agrippe à sa mère et s'éloigne d'elle progressivement pour faire ses expériences, d'autant plus audacieux qu'il a l'assurance de pouvoir se raccrocher à elle en cas de danger. Le petit d'homme aussi acquiert plus facilement son autonomie s'il peut se réfugier auprès de sa mère quand un danger survient. Mais il n'a pas toujours cette possibilité. Or pour remédier à l'absence et à l'angoisse de séparation, le petit humain s'approprie la médiation du langage, comme le montre Freud à propos du jeu de Fort-Da (1920). Au moment où l'enfant parle avec sa mère, il accepte que la fusion avec elle ne soit plus totale –elle serait d'ailleurs létale ou du moins empêcherait tout développement ultérieur- et en même temps il maintient le contact avec elle par le langage. Il semble bien que la créativité verbale soit issue de cette ambivalence entre fusion et séparation.

La négation est le fondement pour Culioli comme la séparation pour Hermann. Elle est le fondement du moi qui se différencie du non-moi. Elle est aussi le fondement de la pensée qui procède par oppositions en établissant des classements selon des points communs et des différences.

Le médecin hongrois René Spitz fut incité à entreprendre son ouvrage remarquable *Le Non et le Oui*³ par une remarque de Freud dans « Des sens opposés dans les mots primitifs » : « Nous comprendrions mieux et traduirions plus aisément le langage du rêve si nous étions plus instruits de l'évolution du langage. »⁴. Par ailleurs il se fonde sur la remarque de Freud à propos du cri dans *Esquisse d'une psychologie scientifique* (1895) : le cri ne saurait suffire à la décharge de tension, il faut qu'il aboutisse à une réaction du monde extérieur

³ traduction en 1962 de *No and Yes*, 1957

⁴ in *Essais de psychanalyse appliquée* p.67, cité par Spitz

pour obtenir satisfaction si bien que « [l]a voie de décharge acquiert ainsi une fonction secondaire d'une extrême importance : celle de la compréhension mutuelle ». Spitz note à ce sujet que dans l'original allemand, Freud emploie le terme de *Verständigung* qui, dans ce contexte, se réfère principalement à la communication.

Spitz en conclut que le cri du nouveau-né, d'un point de vue subjectif, n'a qu'une fonction de décharge, mais que la mère l'interprète comme un appel au secours. C'est le précurseur de la communication verbale, qui appartient à un stade ultérieur et qui nécessite que l'enfant puisse se rendre compte de la conséquence de ses cris, « c'est-à-dire que sa perception et sa mémoire soient assez développées pour lui permettre de relier la perception auditive de ses propres cris de décharge aux traces mnésiques d'expériences préalables de réduction de tension, procurées par l'entourage à la suite [de ses] cris. » (Spitz, 1957 ; 1962 p. 3). Spitz a observé les conséquences désastreuses de l'absence maternelle en cas d'hospitalisation des tout petits : la perturbation affective et l'absence d'identification entraînent des conséquences pathogènes nuisibles au psychisme et à la communication, elles peuvent même conduire à la mort. Il en réunit les symptômes sous le nom bien connu d'« hospitalisme » (1945, *The Psychoanalytic Study of the Child*). Dans les cas normaux, les relations objectales et la communication sont rendues possibles par les échanges étroits que nécessite l'impuissance des petits.

S'appuyant sur Freud qui considère la pensée comme une « fonction de détour » nécessitant la suspension de l'action pour aboutir à une réalisation plus efficace du but de l'instinct, Spitz envisage la communication elle-même comme une fonction de détour (*op. cit.* p. 20-21). Il observe que les mouvements de foussement pour chercher le sein, céphalogyres (par rotation de la tête), sont similaires au signal sémantique du « non » qui s'effectue en secouant la tête (p. 27). Or le mouvement de foussement est « appétitif », il tend vers le sein pour l'accueillir, alors que le signal sémantique négatif, par le même geste, a un sens opposé. Il y aurait donc énantiosémie (coprésence de sens contraires) dès le premier geste autonome. Entre ces deux stades, l'enfant imite ses parents. Or de neuf à douze mois, il subit beaucoup d'interdictions, qui sont ressenties comme des frustrations (p. 34). Spitz approuve l'idée d'Anna Freud selon laquelle l'enfant s'identifie à l'agresseur (Anna Freud, 1936, *Le Moi et les mécanismes de défense*) : cette identification à l'agresseur est à l'origine de la formation du surmoi, c'est-à-dire un ensemble d'impératifs et d'interdits parentaux intériorisés. Il observe que le besoin de s'identifier est si fort que l'enfant s'identifie sans distinction à n'importe quel comportement de l'objet d'amour, même si c'est pour son déplaisir. Tout se passe comme si l'identification passait par une phase de non-différenciation (Spitz, *op. cit.* p. 36-37). L'identification se fait d'abord pour le plaisir puis à des fins de relations objectales et de domination, de défense et d'attaque (p. 38).

Spitz analyse l'apparition du signe négatif comme une marque d'acquisition de la faculté d'accomplir l'opération mentale de la négation, ce qui conduira « à la formation du concept abstrait qui sous-tend la négation, le premier concept abstrait qui apparaisse au cours du développement mental. ». La négation est à l'origine de l'abstraction et de la pensée, elle leur est indispensable. L'opération de négation marque le passage de la passivité à l'activité, l'affirmation de soi en opposition à l'autre, donc une voie d'autonomie. Elle est intrinsèquement liée à la séparation d'avec la mère, nécessaire non seulement à la pensée propre mais à la personnalité individuelle, qui sont étroitement liées. Encore faut-il que l'identification initiale ait pu avoir lieu : faute de ce fondement, la négation fait rage et devient négativisme, la séparation systématique risque de conduire à l'errance vagabonde et/ou l'égaré hors de toute société. Tout l'avenir de l'enfant se joue là, entre fusion et séparation, capacité de dire et de nier, avec dans le meilleur des cas une capacité à trouver un juste milieu entre d'une part la docilité et l'adhérence au désir de l'autre et d'autre part l'anarchisme du négativisme systématique dans le besoin éperdu d'affirmer son propre désir : l'individu reproduira par rapport à la famille et la société la fluctuation ambivalente entre fusion et séparation.

L'ambivalence accompagne le signe de tête négatif car pendant longtemps l'enfant dit « non » tout en faisant ce qu'on lui demande. C'est comme une hésitation, une indécision. Comme nous l'avons vu, l'enfant commence par imiter l'adulte et s'identifie à lui par le geste négatif, puis il attache une signification sémantique au geste du « non » et l'emprunte à l'objet d'amour ; à ce moment, il devient capable de l'utiliser contre l'adulte. (Spitz, *ibidem* p. 43) C'est exactement ce qui se passe pour le langage, imité d'abord et compris ensuite, comme l'a montré Henry dans ses *Antinomies linguistiques*. Simplement, le « non » est un mot crucial dont la manifestation gestuelle par rotation latérale de la tête contient en elle-même les sens contraires de « tendre vers » et « refuser », qui symbolise l'ambivalence essentielle entre fusion et séparation, d'abord entre la mère et l'enfant puis dans tous les rapports humains.

Les frustrations répétées provoquent donc un mécanisme de défense qui mène à l'abstraction. Provisoirement, elles transforment l'objet d'amour en objet de haine, en ennemi à agresser en refusant sa volonté. Or le *non* de l'enfant, avant de l'aider au jugement personnel, se fonde sur une approche affective bien plus que sur le désir à satisfaire (Spitz, *op. cit.* note p. 45). En d'autres termes, le *oui* et le *non* traduisent l'ambivalence entre l'amour et la haine. C'est ce que laissait entendre Freud par ces propos : « L'affirmation – comme substitut de l'unification- appartient à l'Eros, la négation – successeur de l'expulsion- à la pulsion de destruction » (dans son article sur « la dénégation », cité par Michel Arrivé, 2008 p. 175)

La frustration inhibe la décharge d'une tension, et celle-ci cherchera alors une issue dans une autre « voie de décharge », selon l'expression de Freud. Cette voie de décharge n'est autre que la communication, qui peut donc se charger

d'une agressivité très ancienne, voire emprunter un mode d'expression systématiquement agressif. C'est en tout cas le moyen de manifester sa volonté, son désir propre. A propos du signe de tête négatif, Spitz écrit qu'en dix-huit mois, « un schème purement moteur se trouve investi d'une signification sémantique » (*ibidem* p. 52). Cette métamorphose de sens d'un même geste, du foussement à la négation rappelle la polymorphie de *mêtis* de manière inversée : la même forme revêt deux sens opposés. Et cette ambivalence originelle reste à l'œuvre dans le *ne* discordantiel, du moins dans bon nombre de cas.

3) la discordance schizophrénique

Le terme de « discordance », d'abord utilisé par Philippe Chaslin, concerne une caractéristique de la schizophrénie. La perte de contact avec la réalité se traduit par un écart frappant entre le développement intellectuel et l'absence de sens pratique (Minkowski, 1927). H. Claude, A. Borel et G. Robin, parlent également de « discordance entre l'activité intellectuelle et l'activité pragmatique sous l'influence d'un complexe affectif »⁵.

La « discordance » est censée caractériser cette maladie, en même temps que le clivage du moi. L'observation de ce clivage par Freud s'est opérée d'abord sur les malades, mais elle concerne chaque humain, selon Freud et Ferenczi (1932, éd. 1985 p. 296), idée reprise et développée par Nicolas Abraham et Maria Török (1978, p. 126) et surtout Mélanie Klein (A. Segal, 1979). Or cette scission du moi, due à un mécanisme de défense, se reflète dans la scission de la formule négative, parfois réduite au « ne » dans une volonté de se situer hors normes. Il s'agit de s'affirmer comme prononçant un discours élégant, de registre soutenu, à l'écart du langage courant, ce qui n'est évidemment pas réservé aux schizophrènes. Mais leur langage est souvent d'un niveau recherché, même si leur rébellion à l'égard des conventions les mène à des difficultés de communication.

Lacan appuie son commentaire du *ne* « discordantiel » sur la dénégation, la *Verneinung* de Freud, qui consiste à exprimer tout en le niant un élément qui était refoulé, qui est en train de parvenir à la conscience mais n'est pas encore admis.

Freud a bien montré, dans son article sur la dénégation (« Die Verneinung ») que le patient nie ce qui lui parvient à la conscience avant de pouvoir l'admettre. C'est une sorte de déni d'existence proféré contre la vérité qui permet en même temps de la conceptualiser et donc de la faire advenir à l'existence dans la représentation mentale. En d'autres termes, c'est une défense qui permet à la fois de se protéger et de progresser. Ce n'est pas seulement la résistance à l'inconscient qui fonctionne de cette manière, d'ailleurs. Il arrive

⁵ in *Annales médico-psychologiques*, 1923 ; « La schizomanie simple », *Société médico-psychologique* novembre 1925

fréquemment dans les conversations que le locuteur, parfois consciemment, mais non toujours, nie la vérité en amenant le soupçon sur ce qu'il veut masquer : des expressions comme « ne croyez surtout pas que ... » ou « non que ... » introduisent bien souvent le mobile véritable et peu avouable qui suscite le discours. De même, l'incendiaire prétend ne pas savoir faire une seule chose : allumer le poêle (Bachelard, 1949, p. 31)

La dénégation constitue donc un cas privilégié de coprésence des contraires.

Dans son fameux article de 1925, Freud écrit ceci :

« La manière dont nos patients présentent leurs associations pendant le travail analytique nous donne l'occasion de faire quelques observations intéressantes. « Vous allez penser maintenant que je veux vous dire des choses désobligeantes, mais je n'ai pas réellement cette intention. » Nous comprenons que c'est là le rejet par une projection d'une pensée qui vient juste de jaillir. Ou bien : « Vous demandez qui cette personne du rêve peut être. Ce n'est pas ma mère. » Nous corrigeons : c'est donc sa mère. Nous prenons la liberté au cours de notre interprétation de ne pas tenir compte de la négation et d'extraire la matière pure de l'association. C'est comme si le patient avait dit : « Il est vrai qu'en associant à cette personne j'ai pensé à ma mère, mais je n'ai aucune envie de tenir compte de cette association. » (cité par Danon-Boileau, 1987, p. 40)

La dénégation ne se pratique pas exclusivement dans la cure analytique. Nous en faisons grand usage. Par exemple, nous disons que nous appartenons à un pays « civilisé » alors qu'il s'y commet des infanticides et qu'une femme meurt sous les coups de son mari ou de son compagnon tous les deux ou trois jours. Et nous dénonçons la maltraitance des femmes en Afghanistan ! La dénégation serait aussi à l'origine de l'amour fatal, dans lequel Denis de Rougemont décèle le désir de mort (1972, p. 51) : elle consisterait à se dire « ce n'est pas *Thanatos* qui m'anime, c'est *Eros*. ». Le déni du désir de mort apparaît d'ailleurs dans bon nombre de nos comportements.

La découverte médicale selon laquelle le cancer du poumon était essentiellement dû au tabac n'a pas empêché les gens de fumer, le nombre d'accidentés de la route ne nous empêche pas de rouler en voiture, et la catastrophe annoncée du réchauffement climatique n'a nullement réduit les vols de charters. On connaît l'influence du psychisme sur les maladies respiratoires et cancéreuses ; et l'on finira peut-être par reconnaître son importance dans toutes les maladies. Mais il est plus commode d'y voir la malchance que d'y soupçonner l'influence nocive de l'entourage : cela susciterait des remises en question dérangeantes. Groddeck écrit dans *La Maladie, l'art et le symbole* : « Je considère que c'est une erreur fondamentale et dangereuse de supposer que seul l'hystérique possède le don de se rendre malade pour une raison déterminée. Tout homme possède cette faculté et en fait un usage qu'il est difficile de se

représenter. » (1964, p. 40). Ce peut être par exemple un moyen de s'attirer la compassion des proches, à défaut de leur amour. Selon Groddeck, la vie humaine est une compulsion de retour vers l'état foetal (*ibidem* p. 20). Ferenczi écrivait déjà en 1924 dans *Thalassa* que la tendance biologique la plus profonde était la régression prénatale (1924, p. 64 et 103). Lucien Israël commente cela en écrivant que la satisfaction de la pulsion consiste à réduire les tensions à zéro, ce qui correspond à la mort ((1967 ; 2003 p. 38). Il propose d'appeler la pulsion de mort pulsion « de sommeil ou de repos » puisqu'il s'agit de retour à l'inanimé (1977-1978 ; 1998 p. 164).

Peu de gens s'avouent être suicidaires et pourtant les accidentés sont en détresse, comme en témoigne le personnel des urgences. Le désir de mort est nié, peut-être parce que la mort effraie, peut-être parce que la joie de vivre est plus sympathique et le bonheur de bon ton, mais l'instinct vital décroît avec chaque deuil, chaque rupture, chaque désillusion si bien que Thanatos finit par l'emporter. Peut-être la prise de conscience de notre désir de mort éviterait-elle qu'il nous mène à l'accident, puisque ce qui reste inconscient surgit à notre insu dans nos vies et les perturbe, voire les anéantit. Marguerite Yourcenar écrit dans *Feux* : « La mort, pour me tuer, aura besoin de ma complicité ».

La pulsion de mort est difficile à représenter dans l'Inconscient et Michel Arrivé s'appuie sur le caractère imperfectif du verbe *vivre* pour écrire avec humour dans *Le linguiste et l'inconscient* (2008, p. 172) que « nous sommes grammaticalement immortels ».

Par ailleurs, la dénégation se pratique par amabilité sociale. Dans *Le Misanthrope*, Molière a ridiculisé Alceste et ses exigences de vérité tout en critiquant l'hypocrisie sociale. Cette œuvre complexe montre assez comment l'aménité et la vérité sont difficiles à concilier. La délicatesse est louable, mais elle n'est pas toujours à l'œuvre, tandis que le mensonge persiste. Dans *Le Cabinet du philosophe*, Marivaux met en évidence le caractère infernal du « monde vrai » où personne ne ment, pas même par omission (2001, p 400-437) : la délicatesse est indispensable au bon fonctionnement des rapports sociaux.

En dehors de l'amabilité sociale, la dénégation est le « mode privilégié de la connotation au niveau du discours de ce qui, dans l'Inconscient, est refoulé. » selon Jacques Lacan. C'est une façon paradoxale de prononcer un aveu « présentifié et renié » de ce qui se passe dans l'Inconscient. (1986, p79). Il prolonge ce commentaire par celui du « ne » discordantiel qui a « sa place flottante » entre deux niveaux, celui de l'énoncé et de l'énonciation. « En énonçant *je crains... quelque chose*, je le fais surgir dans son existence, et du même coup dans son existence de voeu, *-qu'il vienne*. C'est là que s'introduit ce petit *ne*, qui montre la discordance de l'énonciation à l'énoncé. ». Lacan conclut de cet exemple que la *Verneinung* est « la pointe la plus affirmée de ce qu [il] pourrai[t] appeler l'*entredit*, comme on dit l'*entrevue*. » (p. 79). Il propose de la considérer comme la forme inversée du refoulement (p. 80).

Or le refoulement ne se fait pas chez le schizophrène (il y a forclusion dans la psychose, cf Lacan, 1981, p. 360-362), si bien qu'il ne connaît pas l'interdit mais pratique beaucoup l'« entredit ». En fait il n'éprouve pas l'interdit tel que nous le concevons, tel que l'interdit d'inceste ou de meurtre, mais celui de dire la vérité, si bien qu'il pratique beaucoup le non dit et pourrait bien s'affirmer plus que tout autre par l'énonciation malgré les apparences : il fait en sorte de placer sa rébellion personnelle dans ses discours, malgré l'absence de « je », la fréquence des tournures impersonnelles, la voix monocorde et le visage inexpressif. Lacan montre d'ailleurs que dans *je crains qu'il ne vienne*, le sujet du désir n'est pas dans le *je* mais dans le *ne*. Le schizophrène ne veut pas donner prise à l'agression, si bien qu'il semble s'effacer, mais il fait en sorte de s'exprimer sans être compris : il refuse involontairement à son interlocuteur les repères dont on l'a privé, il évite les répétitions et brèves synthèses qui serviraient de jalons à la compréhension de ses discours : « la faille se situe dans leur manque de redondance et de prédictibilité » (Bernoussi Amal & Haouzir Sadeq, 2007 p.87). Et comme il est submergé par son Inconscient, ce qu'il dit met en évidence son ambivalence, notamment sous forme de paradoxes, d'ellipses, de mots tronqués et de mots-valises. Mais de même que le clivage défensif, l'ambivalence n'est pas réservée aux schizophrènes : elle caractérise le psychisme et se reflète dans la langue, bien que ce fait soit mieux occulté dans le langage habituel. Le *ne* discordantiel en est un exemple flagrant. La tératologie a toujours aidé à comprendre le fonctionnement normal. En l'occurrence, le langage des schizophrènes met en évidence la source psychique ambivalente du fonctionnement de la langue.

Il est remarquable que la disjonction de la locution négative en deux mots, « ne...pas », dont le premier tend à acquérir une certaine autonomie dans certains emplois, mime en quelque sorte la discontinuité, la contiguïté, la séparation, comme pour mieux exprimer la révolte originelle. Cette dimension polémique où le *je* s'affirme oppose l'être et le néant. Que serait l'être et son potentiel de plénitude sans la représentation du néant ? Le signe s'organise autour du vide et la création du symbole de la négation « concerne une relation du sujet à l'être » (Lacan, 1966, p. 382). C'est même « seulement par la négation de la négation que le discours humain peut advenir » (*ibidem* p. 388)

Victor Henry, dans *Antinomies linguistiques* p.77, apporte une interprétation intéressante du *ne* discordantiel : *il est plus grand que je ne croyais* viendrait de la quasi simultanéité de deux pensées : *il est plus grand que je croyais* et *je ne le croyais pas aussi grand*. Les deux phrases seraient énoncées en une seule par « contamination syntactique », phénomène d'ordre inconscient et mécanique. Cela a donc à voir d'une part avec l'ellipse et d'autre part avec les sens opposés des mots primitifs comme *sacer* (« sacré » et « maudit ») et aux mots d'abord utilisés par l'enfant selon la description de Victor Henry : « bi » pour « habiller » ou « déshabiller » la poupée (p.53).

Finalement, le *ne* « discordantiel » isole une particule négative et en même temps fait fusionner deux phrases comme l'explique Victor Henry. Il permet de pratiquer simultanément la fusion et la séparation transposées dans le domaine linguistique. En quelque sorte, il représente le problème de fusion *vs* séparation qui se résout mal dans la relation duelle du schizophrène et de sa mère, mais ne se résout jamais parfaitement bien ni sans douleur dans une relation normale (cf l'instinct d'agrippement selon Imre Hermann, *L'instinct filial*). Dans l'alternative de Culioli entre identification et domaine extérieur ou altérité, le schizophrène - n'ayant pu s'identifier à sa mère ni par conséquent procéder à sa propre identification – va bifurquer vers le rejet de lui-même dans le domaine extérieur, vers l'altérité, si bien qu'il se sent étranger à lui-même, avec tous les problèmes existentiels que cela entraîne. Son négativisme est lié à ce phénomène.

Enfin, outre le problème de la relation duelle vécue par le schizophrène, avec la difficulté, voire l'impossibilité d'identification, il est très probable que l'angoisse de mort trop précoce joue un grand rôle dans son négativisme. Geza Roheim cite (1969, p. 141-142) Hadju-Gimes ("Contributions to the Etiology of Schizophrenia" *Psychoanalytic Review*, 1940) qui montre l'importance de la privation prolongée de nourriture dans quelques cas de schizophrénie. Cela conduit à nier la réalité trop frustrante.

Lacan s'exprime en ces termes dans son « Introduction au commentaire de Jean Hyppolite » (qui concerne l'article de Freud sur la dénégation) : « Ainsi la mort nous apporte la question de savoir si c'est elle qui y introduit la négation. Car la négativité du discours, en tant qu'elle fait être ce qui n'est pas, nous renvoie à la question de savoir ce que le non-être, qui se manifeste dans l'ordre symbolique, doit à la réalité de la mort. » (1966, p. 379-380)

Contrairement au phénomène de prétérition où « je ne vous dirai pas que... » , « et je ne vous parle pas de ... » constituent une « manœuvre stylistique » selon l'expression de Ducrot (1972 p. 16) et introduisent la proposition prétendument tue, avec une négation qui tient du paradoxe, le « ne » explétif ou discordantiel est susceptible de révéler le locuteur : il s'agit d'une « manifestation involontaire » (*ibid.* p. 14). C'est pourquoi elle est intéressante à étudier du point de vue psychanalytique.

En outre, la négation est « un inverseur » selon les termes de Culioli (*ibidem* p. 100), ce qui est à rapprocher du destin des pulsions selon Freud (*Métapsychologie*, p. 25), à savoir le renversement en son contraire, le retournement sur la personne propre, le refoulement et la sublimation. L'énergie libidinale véhiculée par la langue évolue selon ces quatre destins. Le premier, celui de « renversement en son contraire », correspond à la négation dans le domaine syntaxique et recouvre plusieurs figures de style telles que la métathèse, le chiasme et l'antithèse. Sous l'influence de la polarité activité *vs* passivité (*ibidem* p. 44), le renversement en son contraire de la négation permet

de passer de la passivité à l'activité, du respect de la norme imposé par le Surmoi à la révolte : la négation participe à l'affirmation de soi de même que le style propre et les innovations linguistiques. Mais le retournement sur la personne propre peut conduire à la négation acharnée de soi-même.

Quant au *ne* discordantiel, il pourrait constituer une tentative discrète de concilier le Surmoi et la révolte. L'Inconscient « s'avance masqué », selon l'expression de Freud, et le *ne* discordantiel lui fournit un monosyllabe qui permet d'exprimer le désir ou la révolte à l'insu du locuteur et de l'interlocuteur. Le *ne* discordantiel constitue un nœud de capiton, pour reprendre la formule lacanienne du « point de capiton », que Michel Arrivé qualifie de « métaphore matelassière » : il s'agit des lieux du discours où l'Inconscient affleure.

Conclusion

Finalement, l'analyse du *ne* discordantiel met en évidence le reflet dans la langue de notre ambivalence psychique, qui se manifeste en l'occurrence par la coprésence de désirs opposés. Habituellement, il s'agit seulement de la coprésence de sens opposés. C'est lié aux observations de Carl Abel dans son article sur « les sens opposés des mots primitifs » de 1884, reproduit par Freud (notamment Freud, 1933). Il remarquait la fréquence de mots d'Égyptien ancien comportant des sens opposés, tels que *ken* qui signifie « fort » ou « faible ». Freud y voyait la même contraction de deux opposés que dans le rêve, donc le reflet de l'ambivalence. Celle-ci s'infiltré aussi bien dans la syntaxe que dans le lexique, avec une prédilection pour le *ne* discordantiel, qui ne se contente pas de refléter l'ambivalence par la coprésence de sens opposés, mais inscrit dans le discours celle de désirs opposés : c'est un nœud de capiton particulièrement efficace.

Bibliographie

- Annales médico-psychologiques*, 1923 ; « La schizomanie simple », *Société médico-psychologique* novembre 1925 (cité par Minkowski, 1927)
- Abraham Nicolas & Maria Torok, *L'Ecorce et le Noyau* (1987, Paris, Flammarion, 480p ; 1^{ère} éd. 1978 Aubier-Montaigne)
- Arrivé Michel, *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient* (1994, 1^{ère} éd. PUF, Paris ; 2005, Ed. Lambert-Lucas, Limoges, 266p)
- Arrivé Michel, *Le Linguiste et l'Inconscient* (2008, PUF, Paris, 190 p.)
- Bachelard Gaston, *La Psychanalyse du feu* (1949, Gallimard, Paris, 186p)
- Bernoussi Amal et Haouzir Sadeq, *Les Schizophrénies* (1^{ère} éd. Armand Colin 2005 ; éd. Armand Colin 2007, Paris, 122 p.)
- Culioli Antoine, *Pour une linguistique de l'énonciation*, t.I (1990, Ophrys, Paris, 225 p.)
- Damourette et Pichon, *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française* (1930 tome I & 1943 tome VI, d'Artrey)

- Danon-Boileau, *Le sujet de l'énonciation*, (1987, Ophrys, Paris, 134p)
- Ducrot Oswald, *Dire et ne pas dire* (1972, Ed Hermann, Paris, 284p)
- Ducrot Oswald, *Le Dire et le dit* (1984, Les Ed. de Minuit, Paris, 240 p.)
- Ferenczi Sandor, *Journal clinique* (janvier-octobre 1932 ; éd. Payot 1985 pour la trad. française, traduit par l'équipe de traduction du Coq-Héron : S. Achache-Wiznitzer, J. Dupont, S. Hommel, G. Kassai, P. Sabourin, F. Samson, B. This ; 298p)
- Franckel Jean-Jacques, *Les Figures du sujet* (1990, Ophrys, Paris, 238p.)
- Freud Anna, *Le Moi et les mécanismes de défense* (1936 ; 2001, PUF, Paris, traduit par Anne Berman, 166 p.)
- Freud Sigmund, « Esquisse d'une psychologie scientifique » (1895 in *La Naissance de la Psychanalyse*, 1956 ; 1996, PUF, 432 p., traduit de l'allemand par Anne Berman)
- Freud Sigmund, 1915, « Pulsions et destins des pulsions », in *Métapsychologie* (1968, Gallimard, Paris, pour la traduction française de J. Laplanche et J-B. Pontalis, 189 p)
- Freud Sigmund, 1920, « Au-delà du principe de plaisir » (in 2001, *Essais de psychanalyse*)
- Freud Sigmund, « Die Verneinung », « La Dénégation », article de 1925, in *Résultats, idées, problèmes t.I* (1920 ; 1998, PUF, Paris, traduit par J. Laplanche, 272 p.)
- Freud Sigmund, *L'Inquiétante étrangeté et autres essais* (1933 ; 1985, Ed. Gallimard, Paris, trad. Bertrand Féron, 342p)
- Hadju-Gimes, "Contributions to the Etiology of Schizophrenia" (1940, in *Psychoanalytic Review*) cité par Roheim, 1969.
- Henry Victor, *Antinomies linguistiques* (1988, Didier Erudition, Paris, 80p ; 1^{ère} éd. Alcan, Paris, 1896)
- Hermann Imre, *L'Instinct filial* (Paris, Denoël 1972, 445p trad. N. Abraham ; 1^{ère} éd 1943 Budapest)
- Lacan Jacques, *Ecrits* (Paris, Seuil 1966, 924p)
- Lacan Jacques, *Séminaire III* (Paris, Ed du Seuil, 1981, 366p)
- Lacan Jacques, *Séminaire VII : L'Éthique de la psychanalyse* (Paris, Seuil, 1986, 382p.)
- Minkowski Eugène, *La Schizophrénie* (1927 1^{ère} éd. Payot ; 2002, Ed. Payot & Rivages, Paris, 286 p.)
- Roheim Geza, *Magie et schizophrénie* (1^{ère} éd. 1969, 2^{ème} éd 1986, éditions anthropos, 322 p; trad. de l'américain par Eddy Treves ; pour les deux textes inédits « L'argent sacré en Mélanésie » et « Psychisme en société », trad. du hongrois par Georges Kassai)
- Segal Hanna, *Mélanie Klein : développement d'une pensée* (1979, titre original : *Klein* ; 1982, PUF, Paris, trad. de l'anglais par Jacques Goldberg et Geneviève Petit, 174 p.)

-Spitz René A., *Le Non et le Oui. La Genèse de la Communication humaine* (1^{ère} éd. 1957 *No and Yes* , New York, International Universities Press ; 1962, PUF, Paris, 132 p.)

-Vasquez-Molina Jesus, « La négation des comparatives » (2006, *Langages* 162, Ed. Colin, Paris, p. 46-60)

Corpus

-Bowlby John, *Attachement et perte*, vol. 3 *La Perte. Tristesse et dépression* (1984, PUF, Paris, 606 p. ; Ed. originale 1980)

-Diderot Denis, *Lettre sur les aveugles* (1749 ; 2000, Flammarion, Paris, 272 p.)

-Racine Jean, *Phèdre* (1677 ; 1999, Ed. PUF, Paris, 128 p.)

-Proust Marcel, *A la Recherche du temps perdu* (1954 pour le texte, 1958 pour les illustrations, Gallimard, Paris, 7 tomes)

-Yourcenar Marguerite, *Feux* (1974, Ed. Gallimard, Paris, 225 p. ; 1^{ère} éd 1936 ; Plon 1957)

-Yourcenar Marguerite, *Archives du Nord* (1977, Ed. Gallimard, Paris, 378p)